

le genre le plus diversifié, reproduisant en son sein l'opposition entre romans de grande consommation (séries) et romans de recherche.

Naissant – comme le roman en général – d'une rupture avec la presse, vécue à cette époque comme une menace par la littérature, le roman policier accompagne, à ses côtés et en son sein, la littérature des origines à nos jours, par ses modes de fonctionnement, ses œuvres, ses auteurs, ses thèmes, ses personnages et ses intrigues...

## 2.2 La légitimation actuelle

Ce phénomène général se double d'un phénomène de reconnaissance accrue en France depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Sans doute peut-on en rendre compte en se servant d'un certain nombre d'indicateurs que la recherche sociologique (et particulièrement celle de Luc Boltanski) a utilisés à propos de la bande dessinée (voir « La constitution du champ de la bande dessinée » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1, janvier 1975).

On peut tout d'abord repérer un mouvement d'**autonomisation** par rapport aux pouvoirs extérieurs, surtout en ce qui concerne les contraintes économiques. Les auteurs gagnent en indépendance et secouent le joug de l'éditeur pour conquérir le statut de créateur culturel. Ils sortent de l'anonymat et revendiquent le droit de propriété artistique. Leurs formes de paiement se diversifient et évoluent, passant du salariat ou du forfait aux droits d'auteur. Leur savoir-faire se théorise et devient l'objet d'études livresques, voire universitaires.

On peut illustrer ce mouvement de nombreux exemples. Il est ainsi possible de se référer à la lutte, dans la bande dessinée, le policier ou l'espionnage, pour la propriété d'un personnage ou d'une série par son auteur, c'est-à-dire par un écrivain *unique* (voir Alfu, *Le Contre-Espionnage d'Arnaud*). Le nom devient un signe important dans ce dispositif avec les oppositions entre auteurs pourvus d'un pseudonyme imposé bâti sur le même modèle (les auteurs prennent un pseudonyme anglosaxon à une première époque du genre policier dans certaines collections) et les écrivains imposant leur propre nom ou choisissant leur pseudonyme selon leurs propres normes.

Parallèlement, ou à la suite, la valeur économique (la quantité de livres vendus) commence à être euphémisée dans les discours des éditeurs et des auteurs au profit de la **valeur esthétique**. Les produits sont conservés ou republiés, indice d'un intérêt croissant, d'une prise de conscience de leur importance et de leur durée potentielle. Des pra-

tiques telles que le retour effectué par le libraire à l'éditeur des seules couvertures pour rembourser ou les rééditions sous d'autres noms d'auteur ou avec d'autres titres tendent à disparaître. Chaque niveau (éditeur, collection, auteur) cherche à marquer sa spécificité, son originalité. Les catalogues, bibliographies et commentaires spécialisés apparaissent. Des marchés se constituent tel celui des manuscrits ou des éditions originales. Des lieux institutionnels de conservation séparée émergent : la Bibliothèque des littératures policières est fondée en 1984. Des collections manifestent cette tendance : les reprints, les « classiques », les « maîtres du genre », ainsi que la chasse aux inédits ou aux introuvables. Conséquemment, les agents de ce champ affichent une méfiance grandissante face aux pratiques commerciales, à l'écriture collective et aux séries.

Ce mouvement n'est bien sûr possible que si le **public se développe et se diversifie**. Grâce aux potentialités de vente, un plus grand nombre de possibilités d'écriture existe pour les éditeurs et les auteurs. Il est assez remarquable de constater que la mise en place des genres paralittéraires (comme celle des genres « littéraires ») a eu lieu en conjonction avec les immenses progrès de l'alphabétisation et que l'essor de certains genres à une époque récente (science-fiction, roman policier...) peut être relié à la prolongation de la scolarité obligatoire et donc à l'accès aux études de catégories auparavant exclues ou plus vite rejetées. Des lecteurs moins assurés culturellement, moins pourvus économiquement, vont chercher des livres moins « difficiles » d'accès, moins marqués par un ensemble de conventions. Ils transposent sur ces objets non légitimés des pratiques apprises à l'école et à l'université (listes de dates et de noms d'auteurs), tout en se valorisant mutuellement dans des cercles ou des revues d'amateurs.

On assiste aussi au développement des collections (la bibliophilie du pauvre) accompagné de la naissance de catalogues de cotes et à la multiplication de fanzines (voir pour le policier : *Enigmatika*, *Les Amis du crime*, *Hardboiled Dicks*...). Les formes d'activités consacrées au roman policier ne cessent donc de se développer, accompagnées d'une volonté de valorisation du genre. Il est symptomatique à cet égard de voir émerger des débats sur le style (y compris dans des formes en retard sur les « théories de la littérature ») ou des interrogations sur les distinctions littérature/ paralittératures servant de cadres à des travaux érudits (le Colloque de Cerisy, premier du genre consacré au roman policier, du 5 au 15 août 1982, s'intitule *Récit policier et littérature*).